

Le « bac pro » plébiscité en 2011

Le Monde | 06.07.11

Avec 74,1 % de reçus au premier tour, les candidats au bac professionnel font moins bien qu'en 2010 (- 3,8 %). Et pourtant, le «bac pro» est un peu la vedette de la session 2011. Cette année, un quart des 654 000 candidats a choisi cette voie. Soit 36 % de plus. Les candidats au «bac pro» sont même pour la première fois plus nombreux (26 %) que leurs camarades de la voie technologique (24 %). C'est après la 3^e qu'on rejoint la voie professionnelle, alors que la voie technologique s'intègre à l'issue de la 2^{de} générale.

Faut-il voir dans l'augmentation des effectifs une conséquence de la réforme de la voie professionnelle, lancée en 2007 ? Objet de cette réforme : «Revaloriser l'image du lycée professionnel», «en faire une nouvelle voie d'excellence», soulignait l'Élysée en 2009. Et ce, en réduisant de quatre à trois ans la durée de formation (2^{de}, première et terminale professionnelles), de manière à l'aligner sur les voies générale et technologique. Le brevet d'études professionnel (BEP), que les élèves passaient deux ans après la troisième, n'est plus qu'une étape préparatoire au bac pro. Il ne sert donc plus de palier de sélection.

«La réforme est un succès en termes d'attractivité auprès des élèves comme de leurs parents», convient Vincent Troger, maître de conférences à l'IUFM de l'université de Nantes, qui a enquêté auprès d'un demi-millier d'adolescents en lycée professionnel, notamment en Loire-Atlantique. «Ils ne choisissent plus cette orientation par défaut, mais l'assument et s'en montrent satisfaits», explique-t-il. La progression des inscriptions dans ces filières, en 2011, s'explique aussi par un effet mécanique - que les experts, les syndicats d'enseignants et même la Rue de Grenelle désignent sous le terme «d'effet bourrelet». Les premiers candidats au «bac pro trois ans» - ceux entrés en seconde en 2008 - se cumulent avec la dernière génération du «bac pro quatre ans». «L'an prochain, la progression devrait se poursuivre, mais plus discrètement», conclut M. Troger.

On ne peut parler du bilan de la réforme qu'au conditionnel. Mais certains effets s'imposent déjà. Comme l'incitation faite aux adolescents à aller au-delà du bac. C'est en tout cas sur ce point que le ministère communique : «La

rénovation de la voie pro permet aux élèves de mieux poursuivre leurs études», affirme Jean-Michel Blanquer, directeur général de l'enseignement scolaire. C'est aussi ce qu'observe Aziz Jellab, auteur de *Sociologie du lycée professionnel* (Presses universitaires du Mirail, 2009) : «La réforme a créé de nouvelles ambitions scolaires.»

«Mieux accueillir»

Mais elle pourrait aussi en démotiver plus d'un. Car pour permettre aux bacheliers professionnels de continuer jusqu'au brevet de technicien supérieur (BTS), il a fallu «déprofessionnaliser» un peu les enseignements, explique M. Jellab. «Les programmes font référence à des compétences professionnelles, mais de plus en plus technologiques et générales. On est plus proche de l'identité du technicien que celle de l'ouvrier.» Résultat : les élèves qui arrivent en lycée pro, souvent en difficulté scolaire, se rendent compte qu'ils n'en ont pas fini avec la théorie...

Y a-t-il décrochage pour autant ? Selon les chiffres rappelés par Luc Chatel en mai, sur les 180 000 jeunes repérés comme décrocheurs entre juin 2010 et mars 2011, 36 % venaient de lycée professionnel contre 42 % de lycée général ou technologique. **Pour Pascal Vivier, secrétaire général adjoint du Snetaa-FO, le risque n'existe pas : «Les élèves peuvent sortir avec un BEP, emprunter une passerelle pour rejoindre un CAP (certificat d'aptitudes professionnelles).»**

Mais cette position ne fait pas l'unanimité. «Le décrochage dans la voie pro réformée me semble important dès la classe de seconde», soutient Thierry Reygades, du syndicat SNES-FSU, professeur de mécanique en lycée professionnel à Paris. «Mais il nous faut deux à trois ans de recul pour prendre la mesure du phénomène.»

Nombre de professeurs s'étaient opposés à cette réforme, permettant surtout, à leurs yeux, de réduire le nombre de postes d'enseignants dans cette filière. Ils doivent aujourd'hui s'adapter à un temps d'enseignement resserré, à des classes de niveaux plus hétérogènes, à des élèves plus jeunes, qui ont moins redoublé que leurs aînés. «On ne leur laisse pas le temps de mûrir, et on leur demande d'en faire autant - si ce n'est plus - en moins de temps», témoigne Anne-Marie Le Gallo-Piteau, du syndicat Snalc, professeure de vente en lycée pro à Villeurbanne (Rhône).

«Ce sont des élèves qui auraient besoin d'être mieux accueillis lorsqu'ils débarquent en seconde, persuadés d'atterrir dans une voie de relégation. Or,

on a moins de temps pour les accompagner, les remotiver», ajoute Jérôme Dammerey, du SNUep-FSU. Pour ceux qui accèdent aux études supérieures, les risques de décrochage ne sont pas écartés. 93 % des bacheliers pro échoueraient dès la première année d'université, selon le Snetaa-FO. En BTS, en revanche, ils auraient autant de chances de réussir que les bacheliers généraux ou technologiques.

Mattea Battaglia et Aurélie Collas

Le Monde